

[EXTRAITS DE PRESSE]

LE ROUGE ETERNEL DES COQUELICOTS

DE FRANÇOIS CERVANTES

direction artistique

François CERVANTES

coordination générale

Pascale MARAIS

diffusion administration tournées

Valentine RACINE

régie générale

Xavier BROUSSE

Président

Jean VINET

L'entreprise

Friche La Belle de Mai

41 rue Jobin

13003 MARSEILLE

tél 04 91 08 06 93

Télérama'

LE ROUGE ÉTERNEL DES COQUELICOTS

THÉÂTRE

FRANÇOIS CERVANTES

TT

«*Latifa Tir habite son snack des quartiers nord de Marseille comme son corps.*» En la rencontrant au fil de deux ans d'enquête, dans ce territoire où règnent la violence des trafics autant qu'une solidarité généreuse, l'auteur-metteur en scène François Cervantes a d'emblée compris cela. Et ressenti un immense respect pour le combat de cette femme, presque mené à la manière de Gandhi : alors que la rénovation urbaine fait trembler son immeuble, elle continue à cuisiner pour tous dans son café où l'on s'abrite. Son histoire traverse celle de l'immigration algérienne depuis les années 1950 et la transformation d'un morceau de campagne en quartier où l'on suffoque. Un quartier où certains ont peut-être l'impression de n'être jamais arrivés en France. Les mots de Latifa sont simples. Sa conviction n'est pas agressive, mais nécessaire – son face-à-face avec un préfet à vélo, protecteur à son égard, est formidable ! Grâce à Catherine Germain, complice de François Cervantes depuis trente-trois ans, ce spectacle est aussi un grand moment de théâtre. Glissant subtilement d'un état à l'autre, celle-ci est à la fois Catherine la comédienne, le personnage de Latifa, et Latifa elle-même regardant Catherine jouer. Magnifique ! – **Emmanuelle Bouchez**

| Jusqu'au 26 juillet, à 22h15,
au 11 Gilgamesh Belleville. Relâche
les 10, 17 et 24. Tél. : 04 90 89 82 63.



La Gandhi des quartiers nord de Marseille.

Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps

« **Le Rouge éternel des coquelicots** ». François Cervantès est un artiste de théâtre original, discret. Un artiste qui compte et qui depuis des années et des années écrit, joue, met en scène. Avec *Le Rouge éternel des coquelicots*, il nous donne à entendre la vie d'une femme des quartiers nord de Marseille. Des quartiers à mauvaise réputation, comme on sait...Or, ce qui est beau dans le récit de Latifa Tir, c'est qu'elle raconte comment, lorsque son père s'est installé là-haut, c'était encore la campagne, ces collines au-dessus de la ville et de la Méditerranée. François Cervantès travaillait au Théâtre du Merlan et allait déjeuner dans un snack bar, juste en face. Un établissement tenu par Latifa Tir. Un endroit promis à la destruction suite à la restructuration. La propriétaire devait être réinstallée, ailleurs. Mais l'autre lieu tardait à être construit. Tout le quartier bloqua les travaux devant conduire à la destruction du snack...C'est un texte très clair, direct, mais d'une richesse profonde. Catherine Germain porte cette parole, avec cette flamme contenue qui est sa manière. Elle a discuté avec Latifa. Elle l'incarne. Elle est fine, sensible, elle donne au moindre mot des moirures délicates. Ce qui se dit, par-delà l'épisode unique du snack, c'est la France d'aujourd'hui, c'est le destin des émigrés maghrébins comme le père. Avec ses aventures personnelles qui tiennent aussi du conte de fées. Une histoire d'en France. Un beau moment de théâtre qui va bien au-delà de la représentation.

11. Gilgamesh Belleville, à 22h15. Durée : 1h00. Jusqu'au 26 juillet.



Avignon : Snack-bar marseillais contre Maison de thé pékinoise

11 JUIL. 2019 | PAR [JEAN-PIERRE THIBAUDAT](#)

Écrit et mis en scène par François Cervantès, « Le rouge éternel des coquelicots » raconte l'histoire de Latifa dont on détruit le snack-bar. En 1957, le Chinois Lao She écrit « La maison de thé », une pièce-fresque sur trois générations malmenée aujourd'hui par Meng Jinghui. Catherine Germain nous parle seule en scène, une vingtaine d'acteurs chinois hurlent dans un imposant décor métallique.



Scène de "Le rouge éternel des coquelicots" © dr

Pour y travailler souvent, François Cervantès connaît bien le théâtre du Merlan, installé au bout d'un centre commercial dans les quartiers Nord de Marseille. Plus d'une fois il a traversé la rue pour aller casser la croûte ou boire un café au snack-bar tenu par Latifa Tir. La famille de Latifa est arrivée à Marseille il y a trois quarts de siècle, elle n'est pas allée plus loin, c'était le temps où les quartiers nord commençaient à se peupler de familles venues de l'autre côté de la Méditerranée.

Cartes sur table

La chronique de ces quartiers, François Cervantès l'a racontée en 2015 dans *L'épopée du grand Nord*, un spectacle présenté au Merlan avec 15 personnes sur le plateau (des pros comme Catherine Germain et des amateurs) devant un public essentiellement local qui voyait sur scène ses frères, ses sœurs, ses parents, ses voisins ([lire ici](#)). « Les quartiers Nord, c'est le fond du panier, qu'on trouve au fond du magasin, tout est entassé et on ne sait pas ce que ça vaut. C'est là, en vrac, c'est un mélange : il y a peut-être un diamant de la couronne de la reine d'Angleterre, on n'a pas idée de tout ce qu'on peut trouver dans ce panier » disait un personnage de la pièce.

C'est après la dernière de *L'épopée du grand Nord* que Cervantès est allé retrouver Latifa avec laquelle il avait déjà beaucoup parlé. Il lui a proposé de faire un spectacle à partir de son histoire, de son snack-bar qui allait être victime d'un aménagement urbain. Non plus le récit

de tout un quartier mais celui d'un être qui le résume. Et c'est ainsi que Cervantes a écrit *Le rouge éternel des coquelicots*. La pièce ne dit pas ce que Latifa pense de ce titre qui fait tout de suite penser à la chanson que Mouloudji chantait comme personne.

Adeptes du roulé -boulé, François Cervantes ouvre sa pièce par ces mots : « Il y a deux ans, François Cervantes a rencontré Latifa Tir. C'est une femme qui tient un snack... » dit l'actrice Catherine Germain familière de longue date des spectacles de François Cervantes. C'est du théâtre qui joue cartes sur tables.

Plus d'une fois Latifa parlera de l'actrice qui l'interprète par la bouche de cette dernière, seule en scène : « Et maintenant, elle a appris le texte, elle le récite, elle le joue, quoi, elle me joue...comme ça sans décor, sans rien... Elle pourrait mettre des cheveux noirs c'est le minimum ». Après avoir dit ces mots, on voit l'actrice se saisir de la perruque noire posée sur une chaise devant elle (seul accessoire). Elle l'ajuste, son visage change, elle devient Latifa (voir photo). Catherine boit ses paroles quand Latifa dit : « j'aime toujours le spectacle...mais souvent, c'est trop, trop de mots, trop de gestes... C'est dedans que ça doit se passer. Quand l'acteur montre, on ne ressent plus rien. Moi, j'ai besoin de ressentir les choses » dit Latifa, écrit Cervantes lui prêtant des mots qui sont aussi les siens et tout autant ceux de Catherine Germain qui interprète Latifa C'est un spectacle qui, avec trois fois rien, donne le tournis du ravissement permanent.

[...]

Revenons à nos coquelicots.

Oui, revenons à nos coquelicots.

Alors que l'on commence à démanteler son snack-bar comme à la fin de *La cerisaie* de Tchekhov on commence à abattre les arbres, Latifa se couche comme le fait le vieux serviteur Firs. Lui s'endort pour mourir, elle pour se souvenir. Elle raconte sa famille, sa vie, son père « un Chaoui, un Berbère, un Kabyle » venu pour la première fois en France à l'âge de 17ans, travaillant dans le terrassement et vivant dans un bidonville. Plus tard, il fera construire « une épicerie dans la colline » et bien plus tard encore il deviendra patron du snack avant que Latifa ne prenne sa succession suite à des bibisbilles familiales, cela aussi elle le raconte.

Le père est mort, et aujourd'hui c'est au tour du snack-bar de mourir, mais ce n'est pas naturel, ce n'est pas juste. Latifa refuse le cours des choses. On lui a bien proposé un « local de remplacement » mais les travaux ne sont pas encore commencés. Tout le quartier se place derrière elle. Encouragée ainsi, elle devient un « diable », une rebelle, parle d'égal à égal avec le préfet tout en avalant des Lexomil. De temps en temps, elle interpelle Catherine, celle qui interprète son propre rôle, ou bien se soucie de nous laisser une bonne impression : « je voudrais qu'elle finisse bien cette histoire. Je ne voudrais pas que ce soit une histoire triste. ». Elle l'est, juste ce qu'il faut. Cervantes aussi est un diable. Sous cette histoire, il y a l'histoire collective de ces quartiers Nord de Marseille qui ne sont plus ce qu'ils étaient tout en ayant préservé une certaine fierté. Et il y a encore une autre histoire, celle qui lie Catherine Germain et François Cervantes. C'est pour elle autant que pour Latifa que l'auteur a écrit cette pièce. Elle la joue sous son regard affectueux. Peut-être aussi sous le regard de l'extraordinaire clown qu'elle a créé, Arletti. Ce dernier l'attend tapi au fond d'elle même. Quand elle se démaquillera, Arletti lui demandera : « alors, c'était comment aujourd'hui ? ». C'était bien.

***Le rouge éternel des coquelicots* jusqu'au 26 juillet à 22h15 au 11 Gilgamesh Belleville. Le texte de François Cervantes précédé de *Prison Possession* vient de paraître aux éditions Les solitaires intempestifs, 94 p 14€. Spectacle du Off.**

Avignon 2019. « Le rouge éternel des coquelicots », texte et m.e.s. de François Cervantès

8 juillet 2019

— Par Michèle Bigot —



Avec Catherine Germain

Le Off d'Avignon a déjà reçu naguère François Cervantès, avec un spectacle intitulé « Prison possession ». Il nous revient aujourd'hui avec *Le Rouge éternel des coquelicots*. Cette pièce est elle-même issue d'un spectacle plus large monté au théâtre du Merlan, Scène Nationale de Marseille, intitulé « *L'épopée du grand Nord* ». Il s'agissait d'une vaste fresque réunissant sur scène les témoignages des habitants des quartiers Nord de Marseille. Mais cette fois c'est une histoire, celle de Latifa Tir. Latifa est d'origine Chaouiïa, ses parents sont arrivés à Marseille dans les années cinquante. Toute sa vie a pour cadre les quartiers Nord dont elle a vécu la construction et l'histoire.

La pièce est un monologue, écrit d'après les conversations que F. Cervantès a eues avec Latifa dans le quartier de la Busserine. Latifa y tient un snack depuis quarante ans, et voilà que « Habitat 13 » a décidé de démolir le snack pour moderniser l'endroit. Il s'agit donc d'une histoire vécue, et le personnage qui prononce le monologue est donc créé à partir d'une personne réelle. Le monologue raconte l'histoire familiale de Latifa, mais aussi l'histoire de tout le quartier dont elle est l'âme et son snack l'emblème. Toute la vie des quartiers Nord y trouve sa place, avec ses mères isolées, ses familles au chômage, ses trafics, ses peurs mais surtout son indestructible solidarité. Toute la population est là pour soutenir Latifa et empêcher la destruction de leur snack. C'est donc l'histoire d'une résistance collective à l'oppression d'une institution aveugle, l'exemple d'une désobéissance civique.

Pour autant, il ne s'agit pas d'un théâtre documentaire tel qu'on a pu le connaître chez des dramaturges comme Pommerat. Il y a là une véritable réécriture menée par F. Cervantès et c'est aussi elle qui assure le succès du spectacle. Une écriture très étonnante et novatrice sous ses allures modestes. Un véritable événement dans l'écriture. Le fondement en est un renversement des rôles traditionnels du factuel et du fictionnel. D'habitude, l'acteur interprète un rôle, un personnage de fiction. Ici c'est une personne réelle qui vient habiter le corps de l'actrice, comme un fantôme ou un djinn viendrait s'emparer d'un corps qu'il gouverne à sa guise. L'actrice n'est plus que la marionnette de Latifa. C'est Latifa elle-même qui parle par

la bouche de Catherine Germain, du moins c'est l'illusion créée par l'écriture. Le mécanisme est saisissant, aussi troublant qu'efficace et on se laisse prendre et émouvoir par cette illusion comique. C'est du théâtre à l'état pur, alors que la scénographie ne s'encombre ni de lumière, ni de musique, ni de décor. Une femme seule en front de scène, une présence charnelle intense, sa gestuelle, ses expressions, la traduction scénique de la vie même. L'art suprême du naturel dont on sait que rien n'est plus difficile à obtenir sur le plateau.

Un texte et une interprétation reposant sur la seule force du verbe, de sa diction, sur l'authenticité d'une émotion et l'épaisseur d'un vécu. Latifa, c'est simple, on l'aime ! ça semble si facile, et c'est le fruit d'un tel travail ! Là où d'autres s'évertuent et se triturent l'écriture pour faire du théâtre populaire, François Cervantès réussit à tous les coups à la faveur d'une intelligence et d'une générosité qui forcent l'admiration.

Michèle Bigot

AVIGNON 2019

•Off 2019• Le Rouge éternel des coquelicots Main basse sur les quartiers nord, Chronique d'une disparition annoncée

Les quartiers nord, territoire plus près du New York populaire que des zones huppées de Marseille. Un snack posé là au milieu d'un immense chantier de "revalorisation urbaine", seuls des coquelicots sauvages y survivent. Vestige de tout un passé et culture en voie de disparition, le snack de Latifa Tir fait face au théâtre du Merlan de François Cervantes. Entre eux une complicité d'un an. Au bout de ces rencontres, une performance humaine où Catherine Germain "incorpore" la vie de l'habitante des lieux.



© DR.

toujours vécu, n'a jamais voyagé, et c'est au travers de ce récit réifié, porté par une actrice-femme "raccord" en tout point avec son modèle, que désormais son histoire "fictionnalisée" nous parvient pour voyager en nous. Adossée à une petite table du snack, elle raconte, se raconte... Ce rideau de fer, ce geste qu'elle répétait immuablement chaque matin et chaque soir, elle ne le ferait plus...

Désormais, des cauchemars nocturnes, des hurlements se perdant dans le vide, et personne pour y répondre... Des ombres qui passent, des oiseaux qui survolent, des mauvaises herbes poussées anarchiquement parmi lesquelles de vivaces coquelicots rouges...

Le "je" qui égrène la parole - mais pouvait-on en douter ? - est bien celui de la propriétaire bailleuse du snack, sortie tout droit de la vraie vie (processus du renversement dans son contraire de "La Rose pourpre du Caire" de Woody Allen où c'était l'acteur qui sortait de l'écran pour rejoindre une vraie femme... elle-même héroïne du film) pour intégrer la voix de l'actrice. *"Je m'appelle Latifa Tir. Je suis dans mon lit dans les quartiers nord. Je suis dans le corps de la comédienne"*.

Expérience sensible de la violence sociopolitique faite à celle qui ayant vécu plus de quarante années dans ce lieu se voit contrainte à le quitter en vingt-quatre heures. Tout ça au nom de la sacro-sainte "réhabilitation des quartiers", dût-elle, elle et son commerce, être déshabillés. Toute son existence est inscrite dans ses murs... Les souvenirs, comme des lambeaux de la tapisserie promise à disparaître sous les mâchoires des monstrueux engins au bruit infernal, se détachent d'elle...

Son père, propriétaire avant elle de ce snack, homme apprécié et respecté au bled. Bien sûr il avait parfois la main un peu leste... Une ombre fugitive, imperceptible, couvre son visage... Berbère, Kabyle, il avait noué ce héros de père un lien d'amitié improbable avec une châtelaine qui l'avait adopté, lui l'épicier de la colline. C'est là qu'elle est née, au château. La dernière d'une famille de quatorze enfants. Tous les Chaouis étaient venus les rejoindre. Du bidonville au château, un sacré grand écart ! Un rêve enterré avec la mort de la châtelaine.

Alors, ce snack, elle le défendra bec et ongles jusqu'à ce que le nouveau local soit terminé. Lieu refuge des jeunes du quartier en mal de famille, lieu emblématique inscrit dans le tissu d'une solidarité de proximité, la mobilisation générale est décrétée. Le chef de chantier chargé de la démolition en aura le nez cassé. Les "Indiens de la Colline" veillent...

François Cervantes nourrit une addiction pour l'humain. On se souvient de manière émue de "Prison possession" où, à partir de quelques lettres d'un prisonnier, il avait créé une autofiction saisissante de vérité. Ici, il "instruit la réalité" des longs moments passés en la compagnie de cette femme ordinaire sans pareille (sic), né de parents maghrébins immigrés dans les années cinquante.

Catherine Germain accueille en elle l'histoire de Latifa qu'elle fait sienne au point de coiffer une perruque brune pour mieux, sous l'injonction de cette dernière, intégrer son corps. D'origine Chaouïa, Latifa Tir est née ici, y a

Avec l'authenticité de l'artiste qui, pour la première fois, joue le rôle d'une femme réelle, Catherine Germain, complice de Latifa Tir et de François Cervantes, le metteur en mots, délivre un moment d'une grande vérité humaine. Ainsi, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes, "La dame du snack", porteuse d'une culture que les engins des travaux publics ne pourront jamais détruire, devient sous l'effet de l'écriture et de l'interprétation théâtrales un mythique personnage entrant de plain-pied dans les "légendes cervantes". Quant aux quartiers nord de Marseille, ils s'en trouvent à juste "conte"... "réhabilités".



© DR.

"Le rouge éternel des coquelicots"

Création 2019.

Texte : François Cervantes, à partir de conversations avec Latifa Tir.

Mise en scène : François Cervantes

Avec : Catherine Germain

Son : Xavier Brousse

Lumière : Dominique Borrini.

L'Entreprise - Cie François Cervantes.

Durée : 1 h.

À partir de 12 ans.

•Avignon Off 2019•

Du 5 au 26 juillet 2019.

Tous les jours à 22 h 15, relâche le mercredi.

11 • Gilgamesh Belleville, Salle 3

11, boulevard Raspail.

Réservations : 04 90 89 82 63.

>> 11avignon.com

Yves Kafka

Vendredi 12 Juillet 2019

Source :

<https://www.larevueduspectacle.fr>

LA CROIX

Un pan de mémoire des quartiers Nord de Marseille

— Au festival « off », la comédienne Catherine Germain porte avec justesse l'histoire d'une Marseillaise d'origine algérienne, amputée de son commerce et, ainsi, de son identité.

Le Rouge éternel des coquelicots
écrit et mis en scène par François Cervantes
Le 11 - Gilgamesh

Avignon
De notre envoyée spéciale

Latifa Tir tient un snack dans le quartier de la Busserine, à Marseille, depuis plus d'années qu'elle ne peut en compter. Quelques mètres carrés que cette femme d'origine algérienne a habités « *comme elle habite son corps* ». Hérité de son père, ce commerce constituait tout son monde, son passé et son horizon. Jusqu'à ce qu'un projet de rénovation urbaine ne le condamne à la destruction, arrachant sans ménagement les racines emmêlées de son histoire.

L'auteur et metteur en scène François Cervantes travaillait sur la mémoire des quartiers Nord



lorsqu'il a croisé la route de Latifa. Il l'a écoutée et a recueilli sa parole pendant un an. Des fragments de vie chargés d'humour, de sagesse et de fierté, non pas restitués mais réinventés par Catherine Germain. Avec la juste distance, la comédienne enlace sa voix à la sienne, plantée sur une scène presque nue. Une table, une chaise, et tout autour les volutes de fumée des cigarettes sur lesquelles Latifa et Catherine, puisque l'une et l'autre cohabitent dans ce corps, tirent avidement.

Latifa dit souvent qu'elle n'a « *pas les mots* » pour exprimer les

émotions qui la traversent. La beauté de cette pièce est de prouver qu'elle se trompe. Sa langue n'a certes pas le ton et la couleur de celle, policée et mécanique, de l'administration et des « *cravatés qu'on ne voit jamais* ». Mais elle est vive, combative, gouailleuse, et à l'heure où le festival « off » vit ses derniers jours, elle résonnera comme l'une des plus mémorables.

Jeanne Ferney

Jusqu'au 26 juillet, à 22 h 15. Rens. :
04.90.89.82.63 ; lavignon.com

Lire aussi p. 2-3

De la dignité humaine

Le Rouge éternel des coquelicots de François Cervantès. Mise en scène de l'auteur. 11. Gilgamesh Belleville à 22 h15. Jusqu'au 26 juillet. Tél. : 04 90 89 82 63.

Les quartiers Nord de Marseille, François Cervantès les connaît plutôt bien. C'est là, pas loin de la Scène nationale du Merlan avec laquelle il a une relation privilégiée, qu'il a rencontré Latifa Tir qui tenait un snack-bar, juste avant que celui-ci ne soit démoli comme le reste du quartier. Il a beaucoup échangé avec cette femme dont les parents sont arrivés à Marseille dans les années cinquante au moment même où justement les quartiers Nord commencent à être construits. Latifa Tir lui a donc raconté à sa manière son roman familial, avec notamment la généreuse figure de son père qui, après maintes péripéties, a créé et géré à sa manière le snack. L'histoire de cette femme est étonnante et forte, elle nourrissait déjà *l'Épopée du grand Nord* que l'auteur-metteur en scène présenta en 2017 au Merlan. 15 personnes, amateurs issus du quartier et professionnels mêlés, évoquaient la vie du lieu. Catherine Germain faisait partie de l'aventure dans laquelle elle interprétait le personnage de Latifa. Les deux femmes se sont donc rencontrées à cette occasion et noué des liens qui n'ont pas échappé à François Cervantès qui a donc décidé de faire spectacle de ce moment particulier entre les deux femmes, Latifa acceptant d'apparaître sous les traits de la comédienne. Voici aujourd'hui ce spectacle, deuxième épisode de *l'Épopée du grand Nord*, dans lequel, même si l'histoire parle avec précision de la lutte des habitants et de Latifa pour sauvegarder son instrument de travail, ou d'accepter son expulsion, mais dans des conditions décentes.

Le résultat est une totale réussite, parce que François Cervantès ne s'est pas borné à se documenter auprès de Latifa et à retranscrire son histoire telle quelle. Il y a là un véritable travail d'écriture – Cervantès, il n'est pas inutile de le rappeler, est l'auteur de très nombreux textes, et il possède dans le domaine de l'écriture, comme dans celui de la mise en scène, une belle et impressionnante expérience – qui dépasse très largement le simple témoignage de Latifa, aussi bouleversant soit-il, pour devenir objet et parole théâtrale. C'est fait avec une belle habileté, jouant même – pur plaisir – d'une certaine mise en abîme théâtrale. Tout cela au service d'une comédienne, Catherine Germain, qui a délaissé ses habits de clown, pour interpréter le rôle de Latifa, pour accueillir ses paroles dans son propre corps, avec un minimum de gestes et de déplacements. Ce qu'elle réalise là est exceptionnel d'intelligence et de rigueur : il n'en fallait pas moins pour rendre compte du combat de Latifa Tir au nom de la dignité humaine.

Jean-Pierre Han

LEVER DE RIDEAU

MARIEF GUITTIER

Présentée dans le «In», la pièce dynamite les codes du genre. Et des genres. Dans ce *Blanche Neige*, le prince est en effet interprété par... une femme. Michel Raskine, le metteur en scène, a fait appel à son actrice fétiche, Marief Guittier. Elle a tout joué et sait tout jouer. Elle excelle dans ce conte de Grimm revisité par l'auctrice Marie Dilasser. Renversant!



ERIC DEGUIN



CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

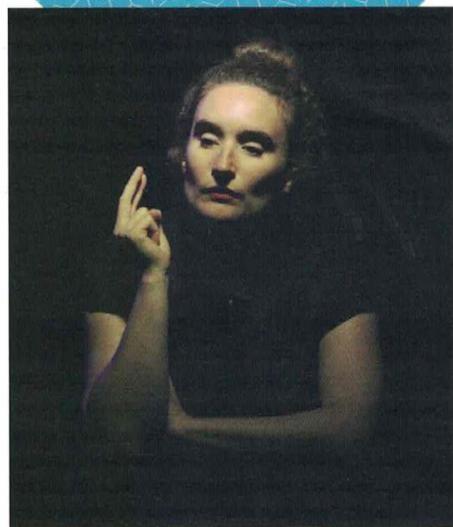
CATHERINE GERMAIN

Dans *Le Rouge éternel des coquelicots*, texte et mise en scène de François Cervantès, la comédienne nous invite à un magnifique monologue mêlant le combat d'une femme pour son quartier (à Marseille) à l'histoire de l'immigration algérienne en France. Elle y est magistrale et intense. Et guerrière.



ÉLISE NOIRAUD

Avec une énergie et un humour imparables, la comédienne et metteuse en scène trentenaire a enthousiasmé le off d'Avignon. Avec *Le Champ des possibles*, dernier volet de sa trilogie autobiographique, elle propose un nouveau seule-en-scène particulièrement abouti sur le difficile basculement dans l'âge adulte. Sa prestation dégage une authenticité ravageuse. Quel talent!



D.R.

L'INSENSÉ

Monday 22 July 2019



Critiques, Jérémie Majorel 16 juillet 2019

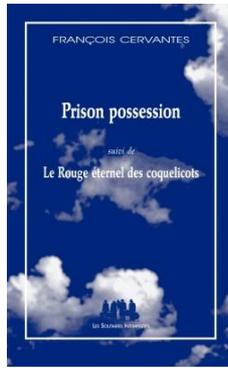
Pas De Quartier

***Le rouge éternel des coquelicots* de et par François Cervantès, avec Catherine Germain, Gilgamesh Belleville, 5-26 juillet 2019. Par Jérémie Majorel**

« L'écriture a toujours été la colonne vertébrale de mon travail, elle préexiste au théâtre, et c'est à travers elle que j'aborde le théâtre, y compris les formes les plus corporelles ou les cultures les plus lointaines. »

François Cervantès et sa compagnie L'entreprise sont implantés depuis 2004 à la Friche la Belle de Mai à Marseille. Dans les quartiers nord, il fait un jour la rencontre de Latifa Tir qui tient un snack en face du théâtre du Merlan. Ses parents algériens ont immigré dans les années 1950. Raconter cette histoire intime et collective ne s'est pas fait à la va-vite au bout de quelques mois de résidence. C'est le fruit d'une lente imprégnation, de conversations au long cours, de la recherche d'une forme théâtrale et d'un art du récit qui soient à même de la transmettre sans l'aplatir dans une dimension exclusivement documentaire.

Le snack de Latifa est toute sa vie, un prolongement de son corps, un petit théâtre du monde en regard du petit monde du théâtre, un anglicisme qui a du mal à rivaliser avec la noblesse d'un hellénisme. L'écriture de François Cervantès tente de rétablir une porosité entre les espaces, les temporalités, les langues et les corps.



Le snack est en sursis, chantier oblige. Les gens du quartier se mobilisent, occupent l'esplanade, ne sont pas loin d'en faire une ZAD. En un renversement carnavalesque, à la fois drôle et violent, les caïds du coin s'en mêlent, mettent les décideurs face à leur promesse de le reconstruire un peu **plus loin**. Latifa gagne peu à peu en assurance, parvient à manier les mots comme des poings. Cette épopée minuscule, cette victoire locale, se situe à une juste distance entre la mélancolie de gauche et la croyance aux lendemains qui chantent.

Catherine Germain, que le dramaturge-metteur en scène côtoie depuis une trentaine d'années, énonce sobrement son monologue et incarne tout aussi sobrement cette femme, jusqu'à susciter paradoxalement un effet de métempsychose, d'animisme, de transmigration des âmes, une présence, comme on ressent une présence dans la nuit, spectrale. Elle nous accompagne dans une divine comédie qui revisite les morts ayant fait l'histoire des quartiers nord de Marseille, que les promoteurs immobiliers méconnaissent, terrassent, abrasent.

J'avais vu Catherine Germain, il y a longtemps, jouer Médée dans un spectacle de Laurent Fréchuret à Sartrouville, se démenant parmi des échafaudages imposants et de la musique *live*. Latifa est à sa façon une Médée, dépouillée des oripeaux du mythe. Cette fois, le plateau est nu : juste une petite table et une chaise de bistrot qui rendent sensible l'absence du snack à l'arrière-plan. Ce que fait Catherine Germain en solo, sa façon de se laisser posséder par un personnage qui est aussi une personne, son abondante chevelure châtain clair déployée, son visage qui devient aussi parfois un masque tragique, sa diction intériorisée qui déploie les images contenues dans les mots, les rend mentalement présentes à l'esprit des spectateurs, me semblent se tenir au plus près des recherches d'actrice que mène par exemple Valérie Dréville, elle aussi passée par Médée.

Des gestes rares et simples retrouvent l'aura communicative d'une ritualité : revêtir une perruque brune pour entrer dans la peau de Latifa, ou que Latifa entre dans sa peau, faire de son corps le réceptacle d'un corps autre, de son histoire, de son habitus, de sa parole, maintenir tranquillement ce trouble énonciatif ; fumer une cigarette et qu'apparaisse un nuage de poussière ou le fantôme du père ; ouvrir des pendillons entre le réel et l'imaginaire.

Par une rare osmose entre la silhouette, le visage de Catherine Germain et les lumières de Dominique Borrini, le temps compté du spectacle, une petite heure, atteint une durée, une consistance, une épaisseur sensible qui la dépasse : un abîme sépare l'entrée en scène de l'actrice en converses, jean évasé et tee-shirt, femme encore jeune, et le noir final qui éternise sa persona. Chacun se prête en somme à un exercice d'effacement : de François Cervantès au profit de Catherine Germain, de Catherine Germain au profit de Latifa Tir, de Latifa Tir au profit d'une fragile mémoire générationnelle qu'elle cristallise.

[/ critique / Le Rouge éternel des coquelicots : micro-épopée des quartiers Nord](#)

11 juillet 2019
par [Anaïs Heluin](#)



photo Christophe Raynaud de Lage

Dans *Le Rouge éternel des coquelicots* écrit et mis en scène par François Cervantes, Catherine Germain incarne avec une grande justesse Latifa Tir, tenancière d'un snack dans les quartiers Nord de Marseille.

« La parole entre deux personnes, ça n'arrive presque jamais : on bavarde, on crie, on ment, on veut, mais on ne parle pas. Quand ça arrive, deux êtres face à face qui se parlent, c'est comme une prière, à travers eux, le ciel et la terre se touchent ». Prononcés au début de *Prison Possession*, [créé au 11 Gilgamesh Belleville lors du Festival d'Avignon 2017](#), ces mots pourraient introduire aussi *Le Rouge éternel des coquelicots* présenté cette année au même endroit. Réunis par Les Solitaires Intempestifs en un seul petit volume, ces textes sont en effet tous deux les fruits de rencontres, de conversations menées par François Cervantes avec des personnes éloignées de la sphère culturelle de Marseille, où est basée sa compagnie L'Entreprise. **Ce sont des monologues qui gardent la trace des dialogues qui les ont précédés. Et motivés.**

Dans *Prison Possession*, François Cervantes témoignait de son expérience avec un détenu qu'il n'a rencontré qu'une seule fois, mais avec qui il a entretenu une longue correspondance. Sur un plateau sombre, il mêlait ses réflexions sur la distance entre théâtre et prison aux paroles de son correspondant. Sans incarner ce dernier, il lui faisait une place en lui. Et transposait ainsi sur le plateau la relation épistolaire. À l'origine du *Rouge éternel des coquelicots*, sa rencontre avec **Latifa Tir** est toute différente. Lors de la préparation de *L'Épopée du grand Nord*, créé au Merlan à partir de deux ans d'échanges avec des habitants des quartiers Nord, il va régulièrement déjeuner dans le snack qu'elle tient en face du théâtre. Là, il lui parle. Elle lui raconte son quotidien et celui du quartier. Leurs misères et leurs joies.

« C'est un spectacle particulier. C'est la première fois que je joue une femme qui existe dans la vie, une femme que j'ai vue boire des cafés, fumer des cigarettes, que j'ai entendue rire, crier après les chats... », dit Catherine Germain dès les premières minutes du spectacle. Pour François Cervantes, chaque rencontre implique pour le comédien qui s'en empare un rapport singulier à son personnage. Une distance plus ou moins grande. Né de discussions spontanées,

quotidiennes, *Le Rouge éternel des coquelicots* est ainsi beaucoup plus proche de l'incarnation que *Prison Possession*. Une perruque noire sur la tête, **Catherine Germain se laisse habiter non seulement par les mots de Latifa Tir, mis en forme théâtrale par François Cervantes, mais aussi par ses gestes.** Ceux que, dit-elle, elle redoute de perdre lorsqu'on lui annonce la destruction imminente de son snack.

Avec sa manière bien à elle de dire les gens et les situations, Latifa qui s'invite « *dans le corps de Catherine Germain* » se lance alors dans le récit de la destruction. Le ton est épique, tragique aussi. Les phrases aux constructions simples, aux expressions imagées, sont d'autant plus fortes qu'elles charrient un morceau d'Histoire très sensible dans les quartiers Nord. D'origine Chaouiïa, la protagoniste nous apprend au cours de son récit que ses parents sont arrivés à Marseille dans les années 50. Un Marseille qu'ils ont aimé malgré les difficultés, tout comme Latifa qui n'en est jamais sortie. ***Le Rouge éternel des coquelicots ne rejoint jamais le pessimisme ambiant.*** C'est sa manière de résister aux clichés qui pèsent sur les quartiers Nord de Marseille. Et de dire la beauté de la parole partagée.

Anaïs Heluin – www.sceneweb.fr